

## INTRODUCTION

# ANTHONY BURGESS ET LA FRANCE : UNE VIE D'ENTENTE CORDIALE ?

Graham WOODROFFE et Marc JEANNIN

Cette introduction vise à présenter la thématique du présent ouvrage, *Anthony Burgess et la France*. Nous illustrerons la relation versatile que l'auteur entretenait avec ce pays à travers une sélection de citations et de documents originaux, dont certains appartiennent au Fonds Anthony Burgess, conservé à la bibliothèque de l'université d'Angers. Nous aborderons également certains thèmes typiques de la France que Burgess avait traités, et tenterons d'offrir un commentaire impartial sur sa position envers la France.

### **Burgess en France**

#### *Séjours en France*

Anthony Burgess possédait une maison sur la Côte d'Azur, à Callian, dans le Var. Pourtant, ce n'était pas son lieu de résidence principal : pendant les vingt dernières années de sa vie, Burgess s'était installé non pas en France, mais dans la principauté de Monaco. Faire la distinction entre ces deux pays est un sujet quelque peu controversé pour les Français, mais cela n'a pas semblé poser problème à Burgess, qui déclara dans un article intitulé « Cette douce ennemie » : « Je vis à Monaco, autant dire en France, depuis deux ans<sup>1</sup>. »

Burgess raconta avoir visité la France (et non Monaco) pour la première fois au cours de l'été 1939 ; une visite courte et sous une pluie abondante, en la chaste

---

1. BURGESS Anthony, « Cette Douce Ennemie », in BURGESS Anthony, *Hommage à Quert Yuiop*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1988, p. 100.

compagnie de sa fiancée Lynne et son amie Margaret. Ils entrèrent en France par la Belgique, comme le fit l'armée allemande l'année suivante. Voici comment Burgess décrit ses premières impressions dans *Petit Wilson et Dieu le Père* :

Nous n'avons pas poussé très loin en France. Couchés dans nos sacs sous une lune brillante près de la ligne Maginot, nous nous demandions pourquoi les fortifications s'étendaient de la Suisse au Luxembourg. Le fait qu'elles cessent brusquement à la frontière belge cachait sûrement un grand secret d'homme d'État que les gens du commun étaient trop stupides pour partager. Peut-être qu'une moitié du cerveau schizophrène allemand respectait les conventions du fair-play, estimant qu'une attaque débordante ne serait pas cricket. En tout cas nous avons mal dormi. Je croyais entendre des tanks dans mon sommeil, mais en fait il s'agissait du tonnerre. Au réveil nous étions trempés. Le long des routes détrempées vers Montmédy trempé et Sedan trempé, nous découvrîmes une France aujourd'hui disparue – des canalisations ouvertes qui puaien, un curé éméché qui chassait rageusement les mouches en écusant son dixième ballon de rouge. Nous prîmes un repas qu'on nous servit avec une fierté toute française – sardines en boîte, viande de cheval saignante, tranche de gâteau rassis. La pluie tombait à pleins seaux, les caniveaux débordaient, les mouches vrombissaient. On nous indiqua un autobus pour aller chercher le train qui nous ramènerait en Belgique, mais nous restâmes des heures à claquer les mouches qui mordaient nos mollets nus, et pas le moindre autobus en vue. Or il apparut que l'autobus avait fait sa navette régulière, mais avec notre bêtise britannique, nous ne l'avions pas remarqué : l'autobus était une Peugeot quatre-places bringuebalante conduite par une dame hautaine. « *Vous vous êtes trompés, n'est-ce pas ?* » nous dit-elle avec morgue. L'expression m'est restée collée au cerveau comme une mesure de musique exécutable. Elle semblait résumer cette France arrogante que nos bras vailants devraient peut-être bientôt venir libérer<sup>2</sup>.

Dans ses écrits postérieurs, Burgess se plaindra souvent de ces « Je-sais-tout de Français », et notamment dans ses articles journalistiques. Ce souvenir raconte également la première d'une longue série de déceptions pour Burgess. Dans « *Never Again Again* », il raconte une anecdote – une parmi tant d'autres – à propos de ces instants de déception vis-à-vis de la France, auprès d'un guichet d'Air France, à l'aéroport de Nice. Il prenait en général un plaisir presque masochiste à se remémorer ses mésaventures.

En 1953, à l'âge de 36 ans, il traversa la Manche en compagnie de Lynne et d'un couple d'amis pour un voyage d'Ambleteuse à Wimereux, sur la côte nord de la France, entre Calais et Boulogne-sur-Mer. Dans un album photo de ce voyage, intitulé « *France!* » (ce point d'exclamation exprimant probablement le soulagement d'échapper à l'austérité qui régnait au Royaume-Uni), une photographie

2. BURGESS Anthony, *Petit Wilson et Dieu le Père*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1996, p. 217-8.

montre Burgess assis à la terrasse d'un restaurant, près d'un panneau indiquant : « À L'INTÉRIEUR DÉGUSTATION DE MOULES » (voir photo 1).



PHOTO 1. Burgess en France, 1953

*Avec l'aimable autorisation du Fonds Anthony Burgess, université d'Angers*

Dans cet album, une autre photographie le montre avec un de ses compagnons sur la route de Wimereux, avec la légende suivante : « Après Avoir Beaucoup Bu à Ambleteuse, On Reprend le Chemin – Tard pour le Déjeuner – Pour Wimereux. » En plus de sa réputation de buveur de bière chevronné, Burgess appréciait également le vin (il se vantait d'avoir commencé son voyage par une demi-bouteille de Médoc dans le train partant de Manchester<sup>3</sup>), mais aussi d'autres alcools français, comme le suggère une autre légende : « Un

3. « Dans le train de Manchester Central à Harwich, seul dans le wagon-restaurant des premières, j'avais dîné de hors-d'œuvre, consommé, turbot poché, selle de mouton, diplomate, le tout arrosé d'une demie de médoc et suivi d'un cigare de luxe. Merde quoi, j'étais en vacances. » (BURGESS Anthony, *Petit Wilson et Dieu le Père*, op. cit., p. 215.)

mois d'août avec de la chaleur, du soleil, du vin, du pernod, du cognac, etc. ». Une autre photographie montre sa silhouette jeune et svelte sur la plage de Wimereux, en 1953 : « Sur la Plage en Plein Soleil, Wimereux. » Dans cet album, nous découvrons Burgess le « bon vivant », amoureux de la vie à la française, caractérisée par l'abondance de bonne chère et de bon vin. Dans son œuvre littéraire comme dans sa vie, on trouve assurément chez Burgess un côté rabelaisien.



PHOTO 2. Burgess allongé sur la plage, Wimereux 1953  
Avec l'aimable autorisation du Fonds Anthony Burgess, université d'Angers

### *Affiliations françaises*

Au cours de sa carrière d'écrivain, Burgess, né John Wilson Burgess, utilisa plusieurs pseudonymes. Il avait choisi Anthony Burgess pour contourner le veto des Services coloniaux à propos de la publication d'un premier roman sous son nom. Il adopta le nom de plume de Joseph Kell après avoir écrit six romans entre 1959 et 1961, afin de dissimuler « son écriture prolifique aux yeux des critiques<sup>4</sup> ». En

4. BREWER Jeutonne, *Anthony Burgess – A Bibliography*, London, The Scarecrow Press, 1980, p. x.

France, lorsque les intervieweurs se demandaient comment prononcer le « g » dans son nom, il faisait remarquer que celui-ci était d'origine française, le traduisant pour eux, assez prétentieusement, par « Antoine Bourgeois ». Cependant, son audace eut l'avantage de créer un nom d'emprunt séduisant pour le lectorat français, comme feu Dougie Milton le remarque dans « The Strange Case of Antoine Bourgeois<sup>5</sup> ». En 1979, l'interviewer français Jacques Chancel supposa naturellement que son invité faisait référence au nom de famille répandu « Bourgeois », et non pas au nom commun « bourgeois », que Burgess expliqua ensuite, avec une certaine condescendance (trompeuse, par ailleurs), être un mot utilisé pour décrire ceux qui ne sont pas des « ouvriers<sup>6</sup> ». C'était là une des façons pour Burgess de montrer sa sympathie envers les Français, et plus généralement l'Europe catholique, et de prendre position contre les Anglais. Voici ce qu'il déclara dans une interview par Bernard Pivot en 1973 :

Il y a deux espèces d'Anglais : les Anglais du Sud et les Anglais du Nord, et je suis de Manchester, je suis Lancasterien, je suis de Lancashire. Et nous sommes tout à fait différents des Anglais de Londres, du sud parce que j'ai toujours pensé que ces Anglais, cette espèce d'Anglais était tout à fait incompréhensible. Un homme comme moi, j'ai pensé que ça valait mieux de retourner, revenir à mon premier endroit qui est l'Europe catholique et alors j'habite en Italie, pays plein de très mauvais catholiques, mais plus sympathiques, plus sympathiques que mes compatriotes. Non, je n'aime pas les Anglais, je n'aime pas les Anglais<sup>7</sup>.

## Burgess et la France

### *La France et les Français*

Dans ses écrits littéraires et journalistiques, Burgess s'amusait souvent à se moquer de la France et des Français. Parfois, ses caricatures étaient pour le moins caustiques. À la télévision, en revanche, il avait plutôt tendance à faire des compliments ; il réussissait souvent à charmer son public français. Voici, par exemple, ce qu'il dit lors d'une interview par Bernard Pivot pendant l'émission littéraire en direct *Apostrophes*, en 1988 :

5. MILTON Dougie, « The Strange Case of Antoine Bourgeois », in *The Anthony Burgess Centre's Newsletter*, n° 7, décembre 2004.

6. BURGESS Anthony, *Radioscopie d'Anthony Burgess*, interview audio de Jacques Chancel, Ina, 1979.

7. BURGESS Anthony, *Apostrophes*, émission télévisée de Bernard Pivot, Ina, 1973.

Bernard Pivot : Vous racontez la manière dont la tradition britannique voit la France [Bernard Pivot lit un extrait de *Qwert Yuiop*] : « La France, ennemie héréditaire<sup>8</sup>, pays de mangeurs de grenouilles et de maîtres à danser, de mœurs sexuelles dégoûtantes » – je me demande bien lesquelles – « alliée rapace et indigne de confiance, une nation qui trempe des sachets de thé dans de l’eau tiède, ne mange rien au petit-déjeuner et trop à midi, qui boit beaucoup mais n’est jamais franchement saoule ». [Rires du public]

Anthony Burgess : Oui, c’est très bien écrit. [Rires du public] En général ce n’est pas mon opinion. J’adore les Français naturellement, surtout ici. Mais je crois que les Français ont un..., sont différents des Anglais.

Bernard Pivot : Oh ben oui ! Heureusement ! Heureusement ! [Rires du public]

Anthony Burgess : Les Français sont rationnels, intellectuels. L’intellectualité n’existe pas en Angleterre.

Bernard Pivot : Vous insistez là-dessus.

Anthony Burgess : J’ai vu à Paris un club des intellectuels. Pas possible à Londres. Voilà cette arrogance intellectuelle qu’on ne trouve pas chez nous.

Bernard Pivot : Donc ça, c’est un bon point pour les Français.

Anthony Burgess : Très bon, très bon. C’est très bon<sup>9</sup>.

Plus loin dans l’interview, Pivot revint à ce sujet :

Bernard Pivot : Il y a deux chapitres [dans votre livre] sur les Français. Qu’est-ce qu’on prend ! Ce mot, cet adjectif qui revient très souvent sous votre plume : « les Français sont arrogants ».

Anthony Burgess : Oui, euh oui. C’est pas l’arrogance, c’est une espèce de fierté surtout de leur langue. Ce n’est pas possible pour un étranger comme moi, parler français parce qu’on est toujours corrigé. En conséquence on n’a jamais envie de parler français.

Bernard Pivot : Comment ?

Anthony Burgess : Vous savez bien les Italiens acceptent un étranger qui parle, euh qui parle italien mal, euh qui parle mal italien parce que c’est un tribut à leur culture, à la langue. Mais les Français en ce sens oui sont arrogants... même les prostituées. [...] Je vous donne un petit exemple. Je crois que j’étais très jeune, je suis entré dans un restaurant et j’ai vu au menu « Fruits » et j’ai dit « Fruits, s’il vous plaît. » « DES fruits, monsieur<sup>10</sup> ! »

8. Sir Philip Sidney la nomma « *that sweet enemy* » – nom d’où Burgess tira le titre d’un de ses articles [traduit en français par « Cette Douce Ennemie »].

9. Extrait de l’émission télévisée de Bernard Pivot, *Apostrophes*, Ina, 1988. Pivot est ironique, mais il semblerait que Burgess ne le soit pas.

10. Extrait de l’émission télévisée de Bernard Pivot, *Apostrophes*, Ina, 1988. Anthony Burgess fait ici référence à une anecdote qu’il relate dans « *Morbus Gallicus* » : « Alors que la plupart des nations sont ravies que des étrangers veuillent parler, même maladroitement, des idiomes qui ne sont pas les leurs, les Français ont peu de sympathie pour les étrangers qui massacrent la langue de Corneille et Racine. Je me souviens avoir, dans un restaurant, montré du doigt de l’endroit du menu où était écrit *Fruits*\*, et dit “*Fruits, s’il vous plaît*”\*, pour entendre la serveuse corriger

### *Burgess et la langue française*

L'incident raconté précédemment ne doit pas faire oublier qu'Anthony Burgess était polyglotte : il parlait couramment plusieurs langues européennes et maîtrisait assez bien plusieurs langues non-européennes. Mais quant à parler français, même après s'être installé à Monaco en 1974, Burgess reconnaissait avoir une certaine réticence à s'exprimer dans la langue de Molière :

Le français est la langue que j'utilise dans mes contacts quotidiens avec les commerçants, les bureaucrates et la police, mais j'évite la langue, et donc les contacts autant que je le peux. Je me pelotonne au-dessus de ma machine à écrire qui, quoiqu'allemande, ne dégorge que de l'anglais, comme au-dessus d'un feu de bois de poirier du Sussex ou d'un poêle à gaz à Camberwell. Et pourtant le français est ma seconde langue ; je le connais depuis quarante-cinq ans. Je tente de m'expliquer mon rejet, apparemment volontaire, d'une partie de ma culture et de mes outils de communication, rejet qui ne se traduit pas seulement par une restriction de l'usage du français mais aussi par un refus de le comprendre quand d'autres le parlent. Je regarde la télévision française et réduis les voix à un babillage nasal inintelligible. Pourquoi ? Cela pourrait avoir un rapport avec la nature même de la langue, qui, me semble-t-il, a quelque chose de morbide<sup>11</sup>.

Des années plus tard, dans *You've Had Your Time*, Burgess confia que sa seconde langue était l'italien, reléguant le français, semble-t-il, en troisième position. Tandis que ses articles sur la France témoignent de sa bonne connaissance des expressions idiomatiques françaises, il éprouvait des difficultés à parler français. En effet, il estimait que cette langue était très difficile à maîtriser pour un Britannique. Particulièrement versé en phonétique, Burgess était agacé par ses propres erreurs, et par la construction parfois absurde des mots français. Il considérait que la langue française a tendance à réduire ses racines latines à une syllabe, ou parfois même un simple phonème : un phénomène qu'il n'appréciait pas. Dans son autobiographie, *Petit Wilson et Dieu le Père*, il explique :

Au terme de l'année universitaire j'avais réussi aux examens d'anglais mais échoué en français et en histoire européenne niveau moyen. Je pouvais repasser les épreuves en septembre, mais j'avais la certitude que je ne serais jamais reçu en histoire tant qu'A. J. P. Taylor serait là. Heureusement il partit pour entreprendre sa longue montée en notoriété, et fut remplacé par un nommé Bolsover. Cet enseignant-là accepta les idées géniales et l'absence de savoir de ma deuxième tentative, j'eus mon

---

automatiquement "*Des fruits, monsieur*". Bien que j'habite en territoire francophone, j'utilise le français le moins possible. Je n'aime pas, même dans un bureau de tabac, me mettre *in statu pupillari*. » (BURGESS Anthony, « Morbus Gallicus », in BURGESS Anthony, *Hommage à Quert Yuiop*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1988, p. 121-122.)

11. BURGESS Anthony, « Cette douce ennemie », art. cité, p. 100.

examen. Celui de français aussi, sans doute parce que Colin Smith, qui faisait passer les oraux, était violoncelliste amateur et qu'il apprécia ma connaissance des termes musicaux en français. J'étais ravi d'être débarrassé du français, qui n'a jamais été ma langue étrangère préférée.

Débarrassé? Je viens de passer les douze dernières années en territoire francophone, en résistant constamment à la tentation de m'appliquer à bien le parler, ou même à le parler tout court. Il m'arrive de donner des conférences en français et de passer à la télévision française, mais toujours comme si j'asticotais masochistement une dent malade. Je sais comment fonctionne le système phonologique français, je peux prononcer correctement les voyelles d'avant arrondies les plus perverses, mais je ne veux pas apprendre les schémas d'intonation. Pour bien parler français il faut devenir provisoirement français, et ça je m'y refuse. Je déploie un ample et parfois hermétique vocabulaire pour m'offrir en spectacle une caricature de John Bull. Ça m'arrive surtout quand je dois passer à la télévision ou à la radio avec des écrivains français. Je déteste leurs afféeries, leur friabilité affichée, leurs affres torturantes de créateurs. Je déteste leur conduite incestueuse, leur conviction que seul compte le public parisien, leur goût pour les théories littéraires éphémères et les maîtres douteux comme Barthes ou Derrida. Pour la langue, je peux l'accepter et même l'admirer dans sa forme écrite, mais je sais qu'elle est minée par la maladie. Elle se présente comme la forme dominante du latin post-impérial, mais le français parlé s'évertue à devenir un jargon agglutinant comme l'esquimau. Je m'oppose à ce que l'on change le Christ en Chri. Il y a quelque chose de pourri dans la langue qui transforme l'*aqua* en *eau*. Je comprends le Robert Graves de *Adieu à tout cela* qui tenait son bon français pour une parure jetable, et son mauvais allemand pour une part vitale de sa chair et ses os. Mon allemand à moi est atroce, mais je savoure les racines ancestrales fongoïdes de cette langue. J'ai épousé une Latine, mais je ne pourrai jamais me faire latin. En exil je soutiens le patriotisme nordique<sup>12</sup>.

### *Des thèmes français*

Anthony Burgess laissa derrière lui de nombreux articles traitant des Français et de la France, ainsi que plusieurs essais critiques d'auteurs français. Nous avons comptabilisé au moins vingt-huit articles abordant cette thématique (voir figure 1). Dix-sept d'entre eux, traduits en français pour la première fois, ont été sélectionnés pour le recueil *La France et moi – Articles de presse d'Anthony Burgess*<sup>13</sup>. Ces articles montrent le point de vue de Burgess relativement contrasté à propos de la France et des Français, et par conséquent difficile à cerner, ses sentiments oscillant entre l'admiration et l'exaspération.

12. BURGESS Anthony, *Petit Wilson et Dieu le Père*, op. cit., p. 202.

13. Voir WOODROFFE Graham et JEANNIN Marc, *La France et moi – Articles de presse d'Anthony Burgess*, op. cit.



- *A \$200 Million Erector Set*;
- *Camus at His Exercise*;
- *Déjà vu*;
- *Fleurs du mal*;
- *France and Myself*;
- *Francophonia*;
- *Frenglish*;
- *Here Parla Man Marcommunish*;
- *Hic and Ubique*;
- *If Oedipus had Read his Lévi-Strauss*;
- *Letters from Europe*;
- *Master Beckett*;
- *Morbus Gallicus*;
- *Never Again Again*;
- *Our Bedfellow The Marquis de Sade*;
- *Praising Stendhal*;
- *Simone Weil, la vita come sacrificio*;
- *Strega in do Maggiore*;
- *That Sweet Enemy*;
- *The Ball is Free to Roll*;
- *The First Madame Bovary*;
- *The Language of Food*;
- *The Significance of Sade*;
- *Understanding the French*;
- *Unravelling Ravel*;
- *Victor Hugo, hélas*;
- *Vieux Chapeau*;
- *Yves and Ève*.

FIGURE 1. Liste des articles d'Anthony Burgess sur des thèmes français

Dans ses carnets du début des années 1960, dont certains sont conservés dans le Fonds Anthony Burgess, on peut lire de nombreuses notes sur la France ou à propos de thématiques françaises. Burgess prenait ces notes lorsqu'il regardait des programmes de télévision comme *Tonight*, *Monitor* et *Panorama* pour faciliter son travail de critique télévisuel pour *The Listener*. En voici quelques exemples. En 1964, alors qu'il regardait le programme *Tonight*, qui lui avait inspiré un dessin (sans oublier sa manie de ne jamais laisser passer le

moindre anniversaire), Burgess nota que la tour Eiffel était âgée de 75 ans. Il prit également des notes sur le Concorde, prenant soin d'intercaler une barre oblique entre le « d » et le « e » (Concord/e) pour symboliser la différence entre les noms anglais et français de l'avion supersonique<sup>14</sup>, tout en s'accordant un jeu de mot sur l'expression « entente cordiale », qu'il accompagna de la remarque suivante : « quand les USSST [United States Super Sonic Transport] seront-ils prêts ? ». Ses notes sur le Concorde lui servirent pour l'article « Déjà vu » publié dans *The Listener*<sup>15</sup>. Dans « Never Again Again », Burgess fatigué de ses voyages à travers le monde, fit le récit d'un de ses vols à bord du Concorde : il fut malmené quand il embarqua dans l'avion à Charles de Gaulle, où il prit un repas arrosé gargantuesque à bord, et ensuite descendu, ivre tout comme les autres passagers, sur le tarmac de JFK.

Burgess prit également des notes au sujet des Halles, l'ancien marché situé au cœur de Paris, qui, en 1964, devait être rasé. Il retint du reportage de *Tonight* que les Français dépensaient la moitié de leurs revenus dans leur alimentation. Ces notes furent reprises dans certains articles pour *The Listener* et *The New York Times*, respectivement intitulés « Hic and Ubique » and « A \$200 Million Erector Set<sup>16</sup> ».

Sous la transcription qu'il avait faite du célèbre générique du programme d'actualités de l'époque, *Monitor*, Burgess nota ses observations sur le *Caligula* de Camus, un personnage pas si différent d'Alex, le personnage principal de son roman dystopique *L'Orange mécanique*.

14. Selon le politicien britannique Tony Benn : « À l'origine, les deux Concordes, français et anglais, devaient être orthographiés avec un "e". Mais De Gaulle avait insulté Macmillan lors d'une visite, annonçant qu'il était enrhumé et ne pouvait le rencontrer. Macmillan retira alors le "e" final. Lorsque je me rendis à Toulouse pour l'inauguration [française] en 1969, je décidai de restaurer cette terminaison. Nous devions utiliser un seul et même nom pour ce même avion, car, d'ailleurs, cette suppression revenait à insulter les Français, ce qui ne me plaisait pas beaucoup. Personne n'était au courant de mon intention : une fois que j'avais fait l'annonce à Toulouse, on n'y pouvait plus rien. J'y déclarai : "Le E est celui de l'Excellence, de l'Angleterre [England], de l'Europe et de l'Entente cordiale." J'aurais pu ajouter qu'il était celui de l'escalade [escalation] car, bien sûr, ce projet coûtait très cher, mais je n'en dis rien. » (BENN Tony, « Sonic booms and that "e" on the end », in *The Guardian*, 17 octobre 2003, [https://www.theguardian.com/business/2003/oct/17/theairlineindustry.g21] consulté en février 2017.)

15. BURGESS Anthony, « Déjà Vu », in *The Listener*, 7 septembre 1967, p. 315-316.

16. BURGESS Anthony, « Hic and Ubique », in *The Listener*, 23 avril 1964, p. 694-695. BURGESS Anthony, « A \$200 Million Erector Set », in *The New York Times*, 1977.

## Les influences françaises chez Burgess

### *Inspirations françaises*

La France a représenté une importante source d'inspiration pour Anthony Burgess. Sa bibliothèque comptait un grand nombre d'ouvrages d'auteurs français, dont la plupart étaient traduits. Dans la collection Anthony Burgess conservée à Angers, on retrouve notamment une collection complète de la biographie fictive d'un compositeur nommé Jean-Christophe, signée du Nobel Romain Rolland<sup>17</sup>. La vie de ce compositeur aux origines humbles et aux débuts difficiles pourrait lui avoir inspiré son roman sur Mozart. Il faut également mentionner l'héritage structuraliste qu'il tient notamment de Lévi-Strauss, dont les travaux ont inspiré le roman *M/F*.

Si la vie d'Anthony Burgess avait été destinée à imiter la vie d'un autre, il s'agirait de celle de l'ennemi absolu de la perfide Albion ; tout du moins si l'on s'en tient aux dires de son père qui, dans *Petit Wilson et Dieu le Père*, penché au-dessus du berceau de son fils, dit de celui-ci en laissant émaner des effluves de bière : « Peut-être que ça fera un futur Napoléon<sup>18</sup>. »

### *Burgess, la littérature et la France*

Ses productions écrites commencèrent à gagner l'approbation des critiques français à la fin des années 1960. Les Français lui donnaient du crédit, ils le considéraient comme un auteur européen, et pas seulement britannique. Il arriva même une fois que ses romans se vendent mieux en France qu'au Royaume-Uni. Les Français le nommèrent « Commandeur des arts et des lettres » en 1986. En comparaison, les distinctions qu'il reçut dans son pays natal étaient insignifiantes.

En 1973, dans une interview pour *L'Express*, il s'identifia aux écrivains français de tradition catholique, remontant même jusqu'à Rabelais :

J'ai toujours pensé que si je devais avoir un public, il serait français. La littérature anglaise a toujours eu tendance à être un peu sentimentale. Nous vivons encore à l'ombre de Dickens. La France, elle, a une tradition de dureté, qui, pour moi, remonte à Rabelais. C'est la tradition dans laquelle j'aime me placer : dure avec ce côté intensément physique et satirique, et aussi cette vigueur néologique. Cette perpétuelle invention de mots pour rendre de nouveaux modes d'expérience, de nouvelles façons de sentir est pour moi un besoin impératif. Rabelais représente la tradition européenne catholique. Le protestantisme conduit éventuellement à la

17. ROLLAND Romain, *Jean-Christophe*, Paris, Albin Michel, 1905.

18. BURGESS Anthony, *Petit Wilson et Dieu le Père*, op. cit., p. 26.

sentimentalité. Le catholicisme a toujours été inflexible, il a toujours eu en lui ce noyau de dureté intellectuelle<sup>19</sup>.

Anthony Burgess nourrissait une admiration toute particulière à l'égard d'auteurs français comme Rabelais, Baudelaire, Flaubert, Camus, Sartre, et Céline. Il se montrait pourtant très critique vis-à-vis d'autres grands noms de la littérature française, à savoir Victor Hugo, Stendhal ou Simone de Beauvoir, qui font l'objet d'articles inclus dans la publication *La France et moi – Articles de presse d'Anthony Burgess*. Par ailleurs, dans une interview donnée à Earl et Mary Ingersoll, il critiqua avec véhémence les représentants du nouveau roman, notamment Nathalie Sarraute et Michel Butor<sup>20</sup>. Voici ce qu'il dit de George Perec lors d'une interview télévisée par Antonia Byatt en 1988 :

Antonia Byatt : Nous parlions tout à l'heure de George Perec, juste avant d'aborder ce sujet, et vous disiez "Oh, ce n'est pas un roman, [*La Vie mode d'emploi*] : il n'y aucun personnage."

[...]

Anthony Burgess : C'est un livre français, et, par conséquent, il est pollué par la fameuse phénoménologie de Husserl que Nathalie Sarraute a bien évidemment évoquée pour la première fois dans son roman, *Le Planétarium*, dans lequel elle affirme que les personnalités humaines n'existent pas. Les personnalités humaines doivent être considérées de façon anatomique, et non pas comme une entité unique : c'est là le point de départ de l'anti-roman, dans lequel on ne trouve aucun personnage humain. Je pense que le livre de Perec est l'anti-roman par excellence : il évoque les lieux où vivent des personnes, mais on ne voit pas ces personnes. Je crois qu'en ce moment, les Français ont du mal à créer des personnages ; ils ont perdu le truc, il n'y plus aucun Flaubert, en France<sup>21</sup>.

### ***Traductions/adaptations d'ouvrages français***

Anthony Burgess est l'auteur de plusieurs adaptations d'œuvres françaises, comme par exemple :

- *Miser! Miser!*, une adaptation en anglais de *L'Avare* de Molière (non publiée à ce jour) ;
- *Cyrano de Bergerac* (Burgess en écrivit deux versions, une en 1971, et l'autre en 1985). En 1990, Burgess participa à une adaptation cinématographique

19. BURGESS Anthony, interviewé par Sophie Lannes dans *L'Express*, 1973.

20. INGERSOLL Earl et INGERSOLL Mary, *Conversations with Anthony Burgess*, Mississippi, University Press of Mississippi, 2008, p. 84 et p. 135-136.

21. Émission télévisée *Writers Talk: Anthony Burgess with A. S. Byatt*, Angers, Fonds Anthony Burgess, 1988.

réalisée par Jean-Paul Rappeneau, dont il écrit les sous-titres anglais en vers libre. Le rôle principal y était tenu par Gérard Depardieu, qui remporta le titre de Meilleur acteur au Festival de Cannes, et fut également nommé pour un Oscar ;

- *Carmen* (en 1986, il écrit le libretto anglais de cet opéra de Bizet dans le cadre d'une nouvelle production à l'English National Opera) ;
- *The Eve of Saint Venus* (une des sources de ce récit est la nouvelle de Prosper Mérimée, *La Vénus d'Ille*).

En outre, au début des années 1960, Anthony Burgess traduit en anglais trois romans contemporains français, en collaboration avec son épouse Lynne :

- *The Man Who Robbed Poor Boxes* [titre original : *Deo Gratias*], de Jean Servin, London : Gollancz, 1965 ;
- *The New Aristocrats* [titre original : *Les Nouveaux Aristocrates*], de Michel de Saint-Pierre, London : Gollancz, 1962 ;
- *The Olive Trees of Justice* [titre original : *Les Oliviers de la justice*], de Jean Pélégri, London : Sidgwick and Jackson, 1962.

Burgess collabora également avec le réalisateur français Jean-Jacques Annaud, qui lui demanda de créer un langage qu'auraient parlé les hommes préhistoriques pour son film *La Guerre du feu*.

Il est à noter enfin que la France et la musique française étaient aussi une source d'inspiration pour Burgess dans ses compositions. Voici quelques œuvres musicales directement liées à la France (voir figure 2).

- *An Afternoon on the Phone* [arrangement pour orchestre de danse à six voix du *Prélude à l'après-midi d'un faune* de Debussy] ;
- *The Eve of Saint Venus* (libretto d'opéra et musique par Anthony Burgess) [partition piano et chant] ;
- *Cyrano de Bergerac* (Rostand, adapt. Burgess) [musique de scène pour ensemble de chambre] ;
- *Petite Symphonie pour Strasbourg* [orchestre] ;
- *Marche pour une révolution 1789-1989* [orchestre] ;
- *Quatre Préludes* (en hommage à Debussy) [arrangement pour orchestre] ;
- *Feux d'Artifice* (en hommage à Debussy) [arrangement pour orchestre] ;
- *Quatuor en Hommage à Maurice Ravel (numéro 1) pour Guitares* ;
- *Concerto de Piano en Hommage à Maurice Ravel*.

Figure 2. Liste de quelques composition de Burgess en lien avec la France

## Conclusion

Au vu de ce que nous nous avons présenté, Anthony Burgess semble avoir eu une relation d'amour-haine avec la France et les Français. Il est évident qu'il y avait chez lui une part de Français et une part d'Anglais, deux entités qui en lui entraient souvent en conflit.

Son « côté anglais » se manifestait notamment lorsque Burgess était, en général, ouvertement critique vis-à-vis de la France et des Français. Comme certains des documents présentés et cités précédemment le montrent, et comme le soulignent particulièrement ses écrits journalistiques, Anthony Burgess ne perdait que rarement l'occasion de caricaturer les attitudes ou les manières des Français. Il leur reprochait souvent d'être arrogants, tout en faisant lui-même parfois preuve d'arrogance. Dans la dernière partie de sa vie d'écrivain, il était capable d'écrire des pages entières à partir d'une poignée d'anecdotes sur la France, que l'on retrouve fréquemment dans ses interviews, ses articles de presse ou autres écrits. Ses objections à l'utilisation du terme « eau » pour « aqua » et à la prononciation du nom « Jésus Christ » en français, ou encore l'agacement ressenti lorsqu'on le reprenait après une erreur de grammaire ne sont que quelques exemples qui illustrent bien son point de vue. Quant à ses apparitions à la télévision française, nos exemples montrent qu'il était tout aussi délicat qu'un éléphant dans un magasin de porcelaine. Malgré tout, il pouvait se montrer tout à fait lucide à propos de ces défauts, comme nous avons pu le voir d'après les citations de son autobiographie.

En revanche, son « côté français » s'extériorisait quand Burgess se montrait être un grand amateur de l'art de vivre à la française. Il n'avait pas peur de répondre en français lors d'une interview, même si sa grammaire et sa prononciation étaient d'un niveau assez approximatif, ce qui est assez surprenant si l'on considère ses aptitudes linguistiques et son oreille musicale. En l'écoutant parler français, on ne peut que se demander quel pouvait être son niveau d'élocution lorsqu'il s'exprimait dans les autres langues qu'il connaissait. Au-delà de ces considérations, ses créations témoignent souvent de son admiration pour certains auteurs français, et, bien sûr, pour certains compositeurs français. Une part considérable de son œuvre est d'une certaine manière liée à la France : un grand nombre d'œuvres littéraires et musicales françaises ont eu un impact profond sur ses idées, tout en constituant une source d'inspiration intarissable.

Aussi difficile soit-il de définir la nature de la relation d'Anthony Burgess avec la France, entre passion et aversion, il est évident que les travaux de cet auteur britannique reflètent son héritage multiculturel. Il n'est pas surprenant de constater que ses archives ne sont pas toutes conservées dans un seul et même lieu,

mais dispersées dans les pays qui ont occupé une place chère dans sa vie : l'Italie, Monaco, la France, le Royaume-Uni et les États-Unis. Quoi qu'il en soit, parmi tous ces pays qui ont laissé une marque profonde dans son esprit et sa carrière d'écrivain et de compositeur (il convient à ce titre de mentionner des lieux comme la Malaisie, Gibraltar ou encore la Russie), la France et la culture française se distinguent nettement par l'ampleur de leur impact dans ses créations, comme en témoignent les thèmes, les sujets et les styles de bon nombre de ses travaux musicaux, littéraires et journalistiques.

